

COLLOQUE PROVINCIAL SUR L'ITINÉRANCE DE LA FEMME

PRÉSENTATION DE L'ORGANISME

La rue des Femmes de Montréal est un organisme à but non lucratif né en 1994 de la volonté d'une **femme** d'offrir aux **femmes** itinérantes et en difficulté un milieu sécuritaire et des moyens de reprendre prise sur leur vie.

La rue des Femmes vient en aide à des femmes généralement aux prises avec plusieurs des problèmes suivants : exclusion du marché du travail, désorganisation, isolement social, problème de santé mentale, idées suicidaire, toxicomanie, dépendances multiples, importantes difficultés relationnelles, rapports avec des individus ou des milieux violents, santé physique lourdement hypothéquée (dont séropositivité.) Pour plusieurs raisons, ces femmes parviennent difficilement à demander et à obtenir l'aide dont elles ont pourtant si besoin. Elles sont ainsi privées des services auxquels a accès la majorité de la population comme par exemple: dans le domaine de la santé, du soutien psychologique, de la formation professionnelle...et aussi du logement social.

Le plus généralement, la rue des Femmes est un dernier recours pour celles qui demandent de l'aide. Au cours des ans, une de ses principales préoccupations a été de renforcer sa capacité d'accueillir et d'accompagner ces femmes peu importe l'ampleur de leurs difficultés.

Depuis le 30 septembre 2002, la rue des Femmes accueille les femmes dans sa nouvelle maison, la Maison Olga. Elle dispose :

D'un **gîte de nuit** : grâce à son gîte de nuit, elle peut accueillir des résidentes pour des durées de séjour variables et répondant aux besoins. Sont admissibles à l'hébergement les femmes de 18 ans et plus sans domicile, c'est-à-dire : à la rue au moment de la demande; en fin de séjour dans une autre ressource; logées dans des conditions compromettant leur santé et leur sécurité(logement insalubre, compagnon de fortune violent, signes important de désorganisation, etc.); en perte de logement. Les résidentes admises au gîte de nuit ont aussi accès au centre de jour et prennent part au programme d'activités structurantes.

Le gîte a accueilli durant l'année 2003/2004 371 femmes pour 8,157 nuitées; l'accueil d'urgence a accueilli 225 femmes pour 309 admissions.

Par manque de places d'accueil et de ressources générales, la rue des Femmes a été contrainte d'opposer 2,000 refus dans cette même année 2003-2004 à des demandes pressantes nécessitant un hébergement.

La rue des Femmes dispose aussi d'un **centre de jour** : en plus des résidentes, le centre de jour de la Maison Olga accueille pendant la journée des femmes en situation précaire ou à risque. Cette structure permet d'intervenir d'une manière préventive auprès des femmes qui traversent des difficultés importantes et dont le quotidien est en voie de désorganisation. Elle facilite aussi le suivi auprès des anciennes résidentes en démarche de réintégration dans la communauté. Les non-résidentes qui fréquentent le centre de jour bénéficient d'un lieu sécuritaire et convivial, de repas chauds et du soutien des intervenantes. Elles participent en outre à notre programme d'activités structurantes.

Le centre de jour a accueilli 401 femmes, servi 28,560 repas pour un nombre de 11,315 présences au cours de l'année 2003-2004.

La rue des Femmes dispose d'un **programme d'activités structurantes** : elle offre un éventail d'activités par lesquelles les résidentes et les participantes externes s'engagent activement dans une démarche de guérison et de reprise d'un pouvoir sur leur vie. Jumelé à des services tels que le counseling individuel et le soutien dans l'accès au logement, ce programme comprend des activités de créativité et d'apprentissage qui favorisent l'expression de soi, la communication et le développement d'habiletés constructives.

Enfin elle a un **programme de suivi dans la communauté** : il s'agit d'une aide concrète apportée aux femmes dans des domaines tels que la gestion de leurs budgets personnels, la recherche et le maintien d'un logement, l'accès à des prestations d'aide sociale, la recherche d'un travail, la reprise de contact avec ses enfants, ou encore d'un accompagnement dans des situations critiques telles qu'une urgence médicale, un séjour à l'hôpital ou la comparution devant les tribunaux.

LA FEMME ITINÉRANTE, UNE SITUATION INTENABLE.

Les femmes itinérantes composent près du quart des personnes itinérantes à Montréal. Elles ont perdu les moyens de répondre à leurs besoins les plus fondamentaux tels que s'abriter, se vêtir, se nourrir et dormir. Près de 80% des femmes itinérantes sont des survivantes d'inceste, de viol, d'agression ou de négligence. Souvent seules, elles cherchent encore leur place en ce monde.

Elles ont besoin d'un milieu sécuritaire et de moyens pour reprendre prise sur leur vie. En considérant leurs blessures profondes nous devons nous employer à créer une communauté d'appartenance où chacune sera accueillie, respectée et valorisée.

Pouvons-nous changer le paysage de l'itinérance des femmes?

Explorons ensemble les différentes réalités de la femme en itinérance.

QUI SONT CES FEMMES ?

On ne peut réduire à un profil unique l'histoire de toutes ces femmes en difficulté ou en détresse qui, à un moment ou un autre de leur vie, passent par une ressource. Dans un souci de respecter l'intégrité de chacune, évitons de cloisonner les personnes sous l'étiquette d'un diagnostic psycho-social. Nous pouvons cependant affirmer que, dans leur grande majorité, celles qui demandent de l'aide font face à des problèmes pour elles très difficiles à porter, généralement multiples et sources d'une grande souffrance. Bon nombre des femmes dont la vie adulte est ainsi marquée sont des survivantes d'inceste, de viol ou de formes graves de négligence physique et psychique survenue souvent dès l'enfance; autant de traumatismes, de blessures profondes qui atteignent à la base l'estime de soi et la confiance dans les autres. Dans ces conditions, nous considérons que ces femmes font preuve de courage pour continuer leur route dans un monde devenu, pour elles, hostile. Il nous apparaît donc important de nourrir leurs forces de vie.

Les fractures importantes dans l'identité de la personne se manifestent par la persistance de comportements considérés comme instables, autodestructeurs et socialement non adaptés. Isolées dans leur souffrance, désorganisées extérieurement comme intérieurement, les femmes qui ne bénéficient pas d'un réseau de soutien approprié se trouvent dans un état de survie permanent. La « vie » et la « mort », en quelque sorte, se livrent une lutte de tous les instants. On en reconnaît plusieurs manifestations ou conséquences au quotidien, par exemple : besoin de briser le lien, déracinement, intolérance à l'encadrement ou à toute structure dont elles ont pourtant tant besoin et qu'elles réclament sinon pour elles-mêmes du moins pour les autres. La personne qui ne croit pas en sa propre valeur nie ses besoins de base. À un niveau assez fondamental, elle

s'éloigne des normes sociales et vit un rapport bien particulier à son propre corps, au temps, à l'espace, à l'Autre. Un écart se creuse entre son univers intérieur et le monde environnant; s'installe une difficulté à maintenir des relations interpersonnelles saines et équilibrées. Un paradoxe tragique fait en outre que les femmes qui ont le plus besoin d'aide réussissent le plus difficilement à l'obtenir à cause des comportements- par exemple, des tendances agressives marquées ou un refus des soins- suscités par leur souffrance. **Pour comprendre la situation de ces femmes, il faut donc interroger aussi les phénomènes de l'exclusion et de la marginalisation sociale et reconnaître l'état de profonde souffrance qu'ils créent chez la personne.**

Pour tout être humain, les dynamiques qui conditionnent l'estime de soi et la confiance dans les autres demeurent fort complexes; l'équilibre est sans cesse à reconstruire dans le cheminement de toute une existence compte tenu des exigences de la société moderne. Chez celles que la vie a profondément blessées, un parcours encore plus important doit être entrepris, d'abord pour reconnaître et comprendre les facteurs de déséquilibre et de détresse, puis pour y faire contrepoids. Ces femmes que nous tentons d'accompagner ne sont pas celles à qui nous pouvons simplement dire : «*Cessez de vous plaindre et secouez-vous!* » Il faut d'abord répondre à un profond besoin d'enracinement - puis, peu à peu, et très douloureusement chez certaines, la réconciliation avec soi-même, avec son histoire, avec la vie, avec le monde peut commencer à s'effectuer. C'est à ce mouvement intimement lié au corps et à l'âme de chaque femme que nous devons tenter de connecter nos services et activités, en créant au jour le jour une communauté d'inclusion.

LE CHEMIN DE L'ITINÉRANCE

De quelques contextes de vie que ce soient, de quelques chemins que ce soient, des enfants, de jeunes adultes et des femmes se retrouvent sur le chemin de l'itinérance.

La situation dans laquelle la femme se retrouve lorsqu'elle n'a plus de support dans sa famille, dans son entourage et dans la société ne lui donne plus le temps et les moyens de faire les nombreuses démarches impliquées par sa condition. Étant obligée alors de chercher un lieu pour dormir, manger, passer la journée, elle entre dans le cycle de la survie. Le stress devient de plus en plus grand et les ressources de moins en moins accessibles. Une particularité importante de la femme de la rue est qu'elle utilise beaucoup d'énergie à camoufler sa condition d'itinérance en cherchant à garder un certain standard dans sa façon de se vêtir. La femme fait donc le tour des nombreux vestiaires ou friperies disponibles dans les ressources afin de maintenir son apparence physique. Elle est vite prise dans un tourbillon sans fin et demeure dans la situation de survie.

Depuis de nombreuses décennies nous utilisons notre énergie pour développer des technologies rapides et de plus en plus efficaces. Et nous réussissons! Cela facilite une

certaine forme de communication et c'est tant mieux. Ce progrès nous permet de partager et d'échanger ici, aujourd'hui et cela est précieux. Toutefois nombreuses sont celles qui à travers ce chemin ont laissé tomber l'expression de l'affection, si importante dans la communication, et nombreuses sont celles qui en souffrent au point de s'isoler dans un monde émotif totalement désorganisé. Ce grand vide causé par la carence affective est présent sur tous les chemins qui mènent à l'itinérance.

Pour qu'une femme perde tout c'est que les outils d'aide ont manqué sur ces chemins !

HISTOIRES DE FEMMES, BLESSURES PROFONDES, et CONSÉQUENCES

Transportons-nous maintenant dans des histoires de vie réelle. Elles nous ont été racontées par des femmes blessées par la vie et blessées aussi par le fait que très souvent elles ne sont pas suffisamment écoutées et crues.

Une histoire de bébé trouvé dans un sac de vidange les jambes brisées, le corps asséné de coups. Dans les ressources, des travailleurs et travailleuses se retrouvent avec ce bébé 10, 15, 20, 25 ou 30 ans plus tard. Une enfant placée dans des foyers d'accueil. Une jeune fille qui n'a pas suffisamment pu revenir thérapeutiquement sur sa situation d'enfant martyrisée, parce que les outils manquaient sur le chemin qu'elle a suivi. Bien sûr, nous reconnaissons la vie difficile de ce bébé mais comment notre société évalue-t-elle cette enfant et quels sont nos outils pour poursuivre un travail de guérison non seulement physique mais aussi émotionnel et mental. Comment sommes-nous préparées comme travailleuses pour faire face à de telles rencontres?

Une jeune fille, sensible, est diagnostiquée avec des difficultés en santé mentale. Elle raconte qu'elle se sentait isolée, rejetée par le clan familial, souvent laissée seule à la maison et sans grandes ressources ni outils pour développer une estime de soi. Elle se retrouve en foyer d'accueil à l'adolescence, crée un lien étroit avec la mère substitue mais devient vite étouffante pour cette deuxième mère. S'ajoute à la blessure de base (santé mentale) de multiples autres traumatismes comme l'abandon, le rejet, etc. et cette jeune femme se retrouve socialement isolée en appartement et incapable de vivre des relations saines. D'une expérience d'expulsion à une autre, la rue devient sa maison. L'itinérance est une suite logique de nombreuses difficultés.

Une femme appelle tous les soirs. Elle était mariée, elle et son mari avaient acheté une ferme. Son mari a laissé mourir tous les animaux, il l'a mise à la rue. Elle est maintenant dépressive. Elle est malade et tout ce qu'elle souhaite, c'est se laisser mourir.

Une autre histoire : celle d'une enfant vivant dans la rue avec sa mère et ses sœurs. Elle connaît l'alcool à un très jeune âge, elle dort dans les parcs, dans les stations de métro, dans les ressources, chez des amis qui demandent en retour un petit service de nature sexuel (pourquoi pas? Après tout il lui a payé un bon repas la laisse dormir dans un lit) . Il arrive que la mère loue un motel le temps d'écouler l'argent du chèque d'aide social. Elles trouvent un logement à l'occasion, mais compte tenu de la nature dysfonctionnelle de la famille elles sont rapidement évincées. Comment cette enfant arrive-t-elle à trouver sa place dans la société? Y-a-t-il une place pour cette jeune femme? Celle dont je vous parle s'est vue enlever ses enfants (traumatisme insurmontable pour la plupart des femmes qui passent par cette expérience). A partir de ce moment, elle commence à consommer des drogues dures et à en faire la vente. Elle connaît la prison et ne peut pratiquement plus recevoir d'aide des ressources, ne pouvant plus respecter les règlements des maisons qui l'accueille.

Nous constatons que les déclencheurs de l'itinérance sont multiples.

La femme vivant l'itinérance est diminuée dans toutes ses actions, elle est malade soit physiquement, psychologiquement, émotionnellement ou spirituellement. La plupart du temps elle est affectée à tous ces niveaux. Ayant vécu la violence dans la famille, dans la relation, elle ne connaît pas d'autre moyen pour se faire entendre et respecter. L'expérience de l'itinérance mène la femme à vivre un sentiment d'exclusion, sentiment qui devient vite une réalité. Les blessures de la perte, de la séparation, de l'abandon, de la culpabilité, de la vengeance sont toutes contactées particulièrement lorsqu'elle se fait enlever ses enfants. La dépendance aux médicaments, aux drogues, au jeu, comme la dépendance affective sont très souvent parties intégrantes de la vie d'une femme autant blessée.

Les conséquences de ces blessures sont :

L'exclusion : socialement il y a peu de compréhension de l'état d'itinérance et de la femme vivant cet état. Elle voit plusieurs portes se fermer les unes après les autres.

L'isolement : se sentant incomprise, elle s'isole en cherchant constamment à cacher sa condition se coupant donc de l'aide qu'elle pourrait encore recevoir.

Le diagnostic : l'étiquette posée sur la femme de la rue est lourde de conséquences- santé mentale, MTS, VIH, prostitution, irresponsabilité- ces diagnostics dégèrent vite en harcèlements, jugements, en « elle ne veut pas se prendre en main », injustices, colère, agressivité, désespoir, et ré-exclusion.

La désorganisation : dans sa course pour satisfaire ses besoins vitaux, elle devient complètement perdue dans le rythme des priorités. La seule priorité est celle du moment présent c'est-à-dire <j'ai besoin de manger TOUT DE SUITE, j'ai besoin d'un lit TOUT DE SUITE, je dois téléphoner TOUT DE SUITE. Dans cette désorganisation tout devient une urgence. De là, la difficulté en intervention, à comprendre la femme et à l'aider.

De ces conséquences vont découler le besoin de contrôler, l'autodestruction, la non-confiance, les comportements instables, les difficultés relationnelles, l'exclusion du marché du travail, l'insomnie, les pertes de mémoires, les crises de paniques, l'agoraphobie, l'anorexie, la boulimie, l'automutilation, la fatigue chronique, la perte de santé physique et psychique. Comment vivre une journée lorsque la femme doit traîner en elle tous ces handicaps?

LA VIE AU QUOTIDIEN

Comment se déroule la journée d'une femme en itinérance? Choisissons deux possibilités. La première est la femme qu'on voit sur le coin de la rue, celle qui ne croit plus en la société et qui ne fréquente même plus les ressources. C'est madame « sacs vert », la « bag lady » représentée dans les films. Cette femme n'a presque plus de contacts humains, elle est isolée et face à elle notre société est confrontée à l'inaccessible et sa réponse est l'impuissance. Puis, il y a l'autre femme, celle qui tôt le matin quitte les accueils de nuits pour passer la journée dans un centre de jour. De l'accueil de nuit elle marche la plupart du temps au centre de jour de son choix. Si elle ne les connaît pas, elle sera conseillée par la ressource de nuit ou bien elle suivra les autres femmes qui connaissent mieux le circuit. Elle pourra dîner au centre de jour et rester au chaud pour la journée. Elle pourra essayer de faire certaines démarches indispensables pour ne pas rester trop longtemps dans cette situation intenable. Mais tout ça se fait dans un contexte où 30 à 70 femmes essaient de se faire une place tranquille, essaient de téléphoner, essaient de se raconter, de se reposer etc. Comment considérer le centre comme un lieu privilégié dans ces conditions? Celles qui sont dans le désespoir ou la dépendance depuis longtemps consomment pour oublier ou soulager, ce qui risque de les mener à la rue pour la nuit. En fin d'après - midi celle qui fréquente le centre de jour doit repartir bagages en mains pour l'accueil de nuit. Si elle n'a pas trouvé d'accueil, elle doit se protéger pour la nuit. C'est dangereux la nuit dehors pour une femme. Elle pourra choisir de se cacher dans un immeuble à bureaux ou à appartements. Elle pourra dormir dans un abri d'autobus ou dans le métro. Les femmes racontent des histoires d'horreur sur les nuits passées dehors. Certaines passent la journée dans des universités pour continuer à croire qu'elles ont une vie. Ces femmes sont des femmes fières qui essaient le plus longtemps possible de garder leur estime de soi. Mais la nuit où vont-elles? Il y a aussi la femme qui se cache de son ex-conjoint ou de son ex-profiteur. Celle-là vit dans la peur constante de voir celui-ci la retrouver, la battre et lui faire recommencer une vie d'esclave ou froidement la tuer pour faire la leçon aux autres.

Les femmes exposées à ces expériences de vie voient la vie leur échapper. Le cycle de «je cherche» s'implante dans leur quotidien. Les dépendances leur font devenir l'ombre d'elles-mêmes. La peur leur enlève toute possibilité de croire en une vie plus équilibrée. L'itinérance chez la femme tue la femme en elle. Il reste un corps brisé, un esprit déchiré, une âme errante...une itinérante.

LES SOLUTIONS

Nous croyons que l'**AMOUR** et le **TEMPS** sont les premiers outils de la reconstruction de ces femmes. Sans eux aucune intervention n'aura la répercussion que nous cherchons tous c'est à dire une nouvelle vie saine et enrichissante. **Amour** parce que c'est l'amour qui guéri. **Temps** parce que le temps pris à détruire un être doit être doublé pour le reconstruire. Tous ceux et celles qui travaillent dans le monde de l'itinérance savent combien il est difficile de refaire le lien avec la femme blessée et combien il est tout aussi difficile de garder ce même lien au fil des étapes de reconstruction. Les intervenants et intervenantes doivent être soutenues et supportées dans cet accompagnement.

Créer une communauté d'inclusion et d'appartenance pour ces femmes. Construire une solidarité sociale autour de la femme en itinérance. Et pour cela nous avons besoin d'un milieu sécuritaire. Un espace physique beau et propre. Il n'est pas suffisant de donner une pièce chaude et une soupe savoureuse, la femme de la rue a besoin qu'on réveille en elle la réalité de la beauté et du confort et qu'on l'aide à y croire à nouveau plutôt qu'à détruire tout ce qu'elle croit être là pour lui tendre un piège. Elle a aussi droit qu'on l'invite à reprendre contact avec l'intimité d'une chambre fermée. Les dortoirs et les douches publiques sont la hantise des femmes de la rue. Une nourriture saine et une rééducation sur les bienfaits d'un régime alimentaire équilibré. Les femmes en itinérance compensent énormément avec la nourriture. Elles ont faim de tout et tout le temps. Il suffit de les observer pour comprendre cette lourde conséquence de leurs carences. Reconnaître aussi que celles au prise avec la consommation ont des rages de sucre difficilement contrôlables. Re-développer le goût du beau, du bon, du lien et de l'intimité est une intervention réussie. Pour certaines de ces femmes le seul fait d'arriver à vivre dans l'encadrement d'une ressource est le plus loin qu'elles puissent aller. Il faut se rappeler ce fait : certaines femmes ont besoin pour le reste de leur vie de l'encadrement et du soutien d'une ressource où elles seront aimées pour ce qu'elles sont : des femmes diminuées par les événements de leur vie et les faiblesses d'un système qui ne les voit pas suffisamment et ne les aide pas assez rapidement. Cette ressource devrait offrir des services sans juger des difficultés des femmes afin d'éviter de re-traumatiser ou re-victimiser la femme. Pour créer cette communauté les femmes doivent rester sur place plutôt que de chercher toute la journée les services dont elles ont besoin. Un centre de jour pour commencer le lien, un gîte de nuit pour réapprendre à se sentir en sécurité et des activités culturelles et thérapeutiques afin de réapprendre à jouer et à se redécouvrir.

La femme arrivant dans un centre de jour porte ses nombreux masques de survie: elle se défend d'être en difficulté, elle démontre de l'autonomie, de l'indépendance, articule bien ses problèmes, donne plus l'impression d'être dans une période de malchance...La femme qui entre dans un centre de jour n'est plus seulement une femme malchanceuse, elle a rencontré plusieurs obstacles, elle n'a pas été capable de bénéficier des chances qui se sont présentées à elle à cause de sa grande dysfonction. Dans le centre de jour il est primordial d'observer. La femme, elle, nous observe. Elle voit tout. C'est le propre de la

survie dans la rue. Il faut tout voir et en savoir le plus possible pour aller chercher tout ce que l'on peut. C'est encore le propre de la survie : **IL FAUT SE PROTÉGER**. Dans chacune des femmes qui entrent dans un centre de jour il y a une petite fille qui hurle sa souffrance. De son apparence de femme forte elle devient la femme en besoin lorsque l'heure du départ arrive. Elle ne sait plus où aller et n'a pas de ressource pour la nuit. C'est la panique et à l'heure où le centre de jour ferme ses portes les masques de protection tombent. Ce sont les pleurs et les souffrances qui se voient sur les visages. C'est le moment où un lien peut se créer. Si la femme décide de revenir le lendemain l'intervention pourra commencer. Un centre de jour devrait offrir cette continuité, pour tranquillement amener la femme à se dévoiler, c'est-à-dire raconter son histoire, faire ses démarches, guérir et revivre. Pour cela une femme et une intervenante ont besoin de temps beaucoup de temps. Les jeux de pouvoir sont nombreux, le désespoir est présent longtemps, les tentatives de sabotage constantes. **La femme n'arrive pas, si elle est laissée à elle-même, à transformer cette force de vie qui lui permet de SURVIVRE dans la rue en force de vie qui lui permettra de se RECONSTRUIRE une vie.**

À partir du moment où le lien est créé et maintenu, la femme commence à s'intéresser aux activités, elle a un grand besoin de s'occuper, de mobiliser son attention, ce qui permet au mental de se calmer un peu et au corps de relaxer. Exercice difficile lorsque depuis des années la pratique est la préoccupation de la survie. Il faut du temps. La femme qui commence à s'intéresser aux activités sera mise en situation sociale et ce n'est pas sa force. Depuis longtemps elle a perdu la capacité de vivre en société.

Doucement le lien étant créé et la femme étant capable de s'ancrer dans la vie communautaire d'un centre elle sera plus apte à commencer à regarder ses dépendances, à exprimer sa volonté de changer et à trouver une ressource de séjour à long terme. C'est là qu'une autre étape s'installe. Celle des thérapies et des rechutes. Celle où si le support n'est pas constant il y a bris de lien et la femme retourne à la rue et tout recommence. La reconstruction reste fragile pendant des années chez les femmes en itinérance. La femme dans cette étape a besoin d'un lieu privé mais ne peut généralement s'occuper de son intérieur. Les chambres des femmes démontrent bien leur niveau de dysfonction. Elle accumule tout par peur de manquer. Elle ne connaît souvent même plus la fonction d'un lit (aussi parce que lit égale abus sexuel). Plusieurs femmes en itinérance ne peuvent pas coucher dans un lit elles adoptent le plancher et prennent des mois avant de considérer la possibilité de coucher dans le lit. On ne peut faire de la réinsertion sociale à grande vitesse avec les femmes de la rue. Pendant des années cette femme devra apprendre à s'accepter comme elle est. Elle devra accepter de se regarder dans ses faiblesses et dans ses manques. Elle commencera à prendre responsabilité pour elle-même, à faire la part des choses et à se reconnaître dans la femme forte et belle qu'elle est. Pour cela elle doit devenir une femme mature. La petite fille blessée doit grandir et guérir. Elle a besoin de l'aide de toute la société. Les secteurs de la santé physique, émotionnel et mental accompagnés d'une touche de spiritualité, pour réapprendre à garder espoir, doivent être présents dans la reconstruction de l'être.

Pour celles qui se rendent à cette étape de reconstruction, un logement sera la prochaine phase. Un logement qui doit être supervisé sinon le risque est trop grand de voir s'écrouler la construction. La femme qui se voit capable d'envisager un déménagement pour une plus grande liberté est heureuse et fière d'elle. En même temps elle vit un stress énorme face à toutes les démarches et responsabilités qui y sont liées. Seulement penser à répondre aux questions d'un futur propriétaire : préjugés sur l'aide sociale, gêne, fierté, il n'est pas facile de ne pas être crue. Ce sont souvent la rechute, la panique, les colères, le désespoir qui refont surface.

Nous reconnaissons le besoin de logements à prix modique et de logements supervisés. Restons ensemble et continuons à demander ces logements qui feront la différence pour toutes les personnes en itinérance. Un de nos objectifs sociaux est d'outiller les femmes ayant connu l'itinérance ou se trouvant dans une situation de domicile très précaire afin qu'elles puissent s'investir de façon constructive dans l'expérience de la vie en logement. Les femmes qui sortent de la rue doivent renforcer les aspects tant organisationnels que relationnels, favoriser la mise en réseau et les attitudes d'entraide, reconnaître leurs propres droits et responsabilités et développer une solidarité citoyenne. Pour cela elles ont besoin d'accompagnement.

Moyens de reprendre prise sur leur vie

Cet accompagnement est donc important pour toutes les femmes en difficulté. La première de ces difficultés étant reliée à la vie sociale et aux relations. Nous l'avons déjà mentionné, les femmes de la rue développent une stratégie relationnelle où il n'y a pas de place pour l'autre. Réapprendre doucement à faire de la place aux autres et à défaire l'ancrage de : l'autre est menaçant et est là pour m'enlever ma place et abuser de moi. Tout dans les relations de la femme en itinérance est teinté par les nombreuses expériences et sentiments d'abus. Un accompagnement souple, amical et respectueux est nécessaire. Un accompagnement à couleur thérapeutique où l'humiliation doit être bannie. Thérapeutique se définissant ici comme : une attitude reconnaissant les blessures de l'être dans sa globalité, une capacité de non-jugement face aux difficultés de la femme, de la patience, de la tolérance et beaucoup d'amour inconditionnel.

Dans ce contexte de thérapie globale, toutes activités, quelles soient de nature physique (exercices), émotionnelle (apprentissage de l'expression de l'émotion mieux canalisée), mentale (travail sur les formes pensées), spirituelle (reprise de contact et maintien de l'espoir), seront pratiquées avec conscience. La conscience de l'être blessé qui se tient devant nous. Une thérapie de la femme puisque nous reconnaissons maintenant les difficultés plus particulières de la femme vivant l'itinérance (sous-estime de soi, abus sexuel menant à la dévalorisation de l'aspect féminin).

Dans chacune de nos ressources nous pourrions développer des thérapies créatrices adaptées à chacune de nos clientèles sans menacer ou prendre la place des maisons de thérapies déjà en place ou avoir peur de se tromper.

Développer des thérapies humanitaires de plus en plus adaptées à la vision globale de l'être et à la mesure des blessures des femmes de la rue, permettra d'offrir des activités créatrices et guérissantes. C'est le défi que nous lançons aujourd'hui.

Intervention humano-thérapeutique

Cet atelier ne serait complet sans une place pour les actrices de premier rang dans l'intervention. Toutes ces intervenantes qui acceptent de mettre de côté les attentes et les reconnaissances.

Qui sont ces autres femmes qui décident d'investir une partie de leur vie dans l'intervention en itinérance et comment sont-elles supportées dans leur travail? Ces femmes sont dédiées à leur travail, en fait c'est une mission. Nombreuses sont les stagiaires qui nous arrivent avec une bonne volonté d'aider mais ce n'est pas suffisant en itinérance. Les travailleuses doivent s'ouvrir à comprendre l'incompréhensible si elles veulent accompagner.

Des intervenantes prêtes à considérer la moindre action comme une intervention. Le premier regard à l'arrivée se veut un regard d'accueil et non de jugement. L'évaluation en entrevue doit être plus de la nature de «raconte moi si tel est ton besoin maintenant» que l'ennuyeux questionnaire d'usage technique. Le service d'un repas doit être fait en considérant le besoin de compensation et en donnant l'encadrement pour aider à diminuer la dépendance à la nourriture. Jour après jour, l'écoute patiente de l'histoire qui change constamment et qui souvent nous semble démesurée. Savoir faire la part des choses dans cette histoire et permettre à la femme de s'entendre et de lâcher prise sur les sentiments suscités par son histoire.

Il n'existe pas de guide pour l'intervention en itinérance. Un jour nous devons développer une technique d'approche particulière à l'itinérance.

Les intervenantes en milieu d'itinérance sont fortes, dédiées, patientes, inconditionnelles, passionnées, tolérantes, avant-gardistes, innovatrices et HUMAINES. Sans cet humanisme l'intervention ne peut être efficace. Les moments de reconnaissance sont rares!

CONCLUSION

La route est longue. Elle n'est pas tracée à l'avance. Nous la définissons ensemble. Continuons à poursuivre notre chemin de vie en aidant et accompagnant les femmes dans leur reprise de pouvoir. La condition de la femme change depuis des décennies et la femme en itinérance participe, elle aussi, à ce changement.

Des femmes qui se sortent de la rue il y en a :

Il y a cette femme de cinquante ans, exténuée d'être dans la rue depuis des mois. Après une longue période de repos, du soutien et un accompagnement continu, elle habite aujourd'hui un logement et poursuit sa démarche d'inclusion.

Il y a cette autre qui était sans logement depuis quatre ans. Après un an d'encadrement elle est retournée en logement et est devenue stagiaire dans le cadre d'un projet universitaire et reprend contact avec sa famille.

Il y a celle qui vivait de prostitution, qui consommait des drogues. Atteinte de trouble de personnalité limite, elle vivait dans la rue depuis l'âge de quatorze ans. Après 2 ans de stabilité elle ne consomme plus et retrouve l'estime de soi.

Il y a enfin cette dernière qui a vécu plus de quinze ans dans la rue, dépendante affective et alcoolique. Après deux années de stabilité a été acceptée dans une résidence pour personnes en perte d'autonomie.

Pour ces femmes qui s'en sortent nous devons continuer.

La rue des Femmes
1050 Jeanne Mance Mtl Québec H2Z 1L7
514-284-9665
info@laruedesfemmes.org
www.laruedesfemmes.org